TRAITEMENT SPÉCIAL
DES
AFFECTIONS
SCROFULEUSES

Par le Dr F.-A. VERGNIES,

ANCIEN CHIRURGIEN INTERNE DES HÔPITAUX CIVILS,
ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE PRATIQUE,
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ D'INSTRUCTION MÉDICALE DE PARIS,
MÉDECIN EN CHEF DES MAISONS DE SANTÉ POUR LE TRAITEMENT DES MALADIES SCROFULEUSES,

A Paris, rue de la Tournelle, 3, plaine du Petit-Mont-Rouge,
Avenue et Chaussée du Château-du-Maine.

Ce n'est encore qu'un précis, une introduction et comme la préface d'un grand ouvrage sur cet important sujet. L'auteur n'y explique pas ses doctrines, il les annonce; il les justifie d'avance par un exposé fidèle de leurs résultats.

A PARIS, CHEZ L'AUTEUR.

PARIS

IMPRIMERIE DE C.-L.-F. PANCKOUCKE

Rue des Poitevins, n° 14.

1837.

A

M. LAMY,

SECRÉTAIRE DES COMMANDEMENTS

DE S. A. R.

MADAME ADÉLAÏDE D'ORLÉANS.

TÉMOIGNAGE D'ESTIME ET D'AMITIÉ

DE SON TRÈS-HUMBLE ET TRÈS-OBÉISSANT SERVITEUR

VERGNIES.

RAPPORT

SUR LES OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

Du Vrai principe médical, présenté à l'Académie royale de Médecine, le 25 *du mois de mai* 1829.

Dans le compte rendu des séances de l'Académie royale, par M. Bousquet, secrétaire du conseil de cette compagnie, on lit : « Il paraît qu'un des principaux objets de M. Vergnies était de « combattre l'opinion que l'inflamnation soit le principe de « toutes les maladies. M. Bouillaud s'étonne de cette critique, « qui lui paraît d'autant plus inopportune que personne, selon lui, « ne l'a jamais méritée... Les ouvrages de M. Broussais et de son « école sont là qui déposent pour M. Vergnies : chacun peut y lire « la condamnation de M. Bouillaud... Au reste, je ne défends « ni M. Vergnies ni ses doctrines, il se défendra bien lui-« même... Par l'objet même de sa critique, M. Vergnies a prouvé « qu'il sentait toute l'importance de remonter aux premiers « éléments, aux éléments générateurs des maladies. »

SOUS PRESSE DU MÊME AUTEUR.

DU SCROFULE

— Ouvrage surnommé *le Désiré.* —

Ce grand ouvrage ne tardera pas à paraître. On y trouvera d'abord la véritable théorie du mal, théorie entièrement inconnue jusqu'ici et qui se fonde sur la connaissance de l'altération première du tissu originellement affecté. L'auteur suit pas à pas le mal dans tous ses progrès, sous toutes les formes. Des figures coloriées aident à ces explications. Une table synoptique met en regard les symptômes dans le cours du mal, abandonné à lui-même, ou traité d'après les méthodes ordinaires, et les symptômes éprouvés dans un traitement conforme à la nouvelle méthode; enfin des documents positifs, irrécusables, expliquent les avantages de ce traitement, qui dessèche tout à la fois la racine de la maladie, en efface jusqu'aux moindres vestiges, et ne fait jamais payer au malade la santé par quelque cicatrice dégoûtante ou quelque difformité cruelle.

Certainement la science a fait un pas; il est temps que ce progrès soit révélé au monde, et qu'on sache à qui nous le devons.

Traité de l'anthrax non contagieux (1821)*; deuxième édition, revue, corrigée et augmentée.*

« Ce petit ouvrage, écrit avec clarté, précision, impartialité et « une connaissance parfaite du sujet, mérite une place distin-« guée dans la bibliothèque d'un médecin jaloux de se tenir à la « hauteur des découvertes de la science sur une matière aussi « importante que celle qu'a traitée l'auteur. » (A. Grimaud, docteur en médecine. *Le Propagateur des Sciences médicales.*)

TRAITEMENT

SPÉCIAL

DES AFFECTIONS

SCROFULEUSES[1].

Je n'ai pas besoin de dire quel ravage exerce le vice scrofuleux. On ne le connaît que trop. Il n'est pas temps encore que je dise quelle est sa nature (tout me fait espérer que ce moment n'est pas loin, et je prie l'Académie de prendre acte de mes promesses); j'apporte les preuves que je la connais; c'est ce qu'il y a d'important pour mes malades. Un préjugé populaire l'a déclaré incurable; quand il le devient, ce n'est pas toujours la cause du scrofule; le même préjugé l'a déclaré contagieux, et l'expérience m'a prouvé qu'en général il ne l'est pas. Quelqu'un a dit avec beaucoup de raison, qu'on a tout calomnié, jusqu'à la peste.

Il y a une sorte de calomnie dans la dénomination même qu'on lui donne. Le mal des *porcs* d'où vient le mot *scrofule*, ne lui ressemble qu'en apparence; et, outre cette fausse dénomination, il y a encore fausse indication : car le mal qui travaille les *porcs* n'a pas son siége primitif dans les vaisseaux lymphatiques, ni dans les glandes du même nom.

(1) Inhérentes des écrouelles ou humeurs froides.

On prescrit généralement un soin presque superstitieux dans le choix de l'habitation et pour l'isolement du malade. Je ne dis pas que ce soin aggrave le mal, il le soulage au contraire; je ne fais pas la guerre à la propreté, le premier de tous les moyens hygiéniques; mais le pauvre s'effraye de tout ce luxe, et garde quelquefois son mal, par crainte de la dépense.

Toutes les fois qu'il est possible de procurer des consolations au malade et de lui rendre son état plus supportable, on fait bien; mais on ferait mal d'envisager ces soins autrement que comme auxiliaires. J'atteste que j'ai guéri des scrofuleux dans une habitation humide et mal aérée; si quelquefois l'isolement est devenu nécessaire, c'est qu'un système erroné de guérison avait suscité des maux qui auparavant n'existaient pas. On prescrit aussi un régime et des aliments qui portent les forces vitales à un degré notable d'exaltation; ici ce n'est pas contre une dépense inutile que je m'élève, c'est contre une médecine meurtrière; elle favorise la dissolution des humeurs, la désorganisation des tissus, les lésions internes et externes, l'exhalation putride de la peau, la formation du miasme délétère qui, semblable à toutes les causes putrides sans virus particulier et spécial ne peut manquer de devenir contagieux. Ainsi le mal passe d'un état simple à un état compliqué; et la guérison qui, d'après le cours de la nature, était facile peut-être, paraît impossible, ou du moins très-difficile.

Dans un ouvrage honorablement mentionné, en 1830, par l'Académie royale de Médecine, intitulé : *Du Vrai principe médical*, ou *Vues utiles aux progrès de l'art*

et aux intérêts de l'humanité, j'ai consigné ma pensée sur le vrai principe médical. Ce principe consiste seulement à remonter toujours dans les complications et dans les propagations du mal, à la cause première, par la raison que cette cause enlevée, les accidents secondaires tombent d'eux-mêmes; d'où il suit que ce n'est pas tant le siége de la douleur qu'il importe de connaître, que le siége de la cause première qui a produit la douleur, ce qui est bien différent.

J'applique ce principe à toutes les maladies; c'est à l'aide de ce principe que je guéris les affections scrofuleuses qui sont susceptibles de guérison, fussent-elles héréditaires, accidentelles, accompagnées de quelques autres virus distincts, et soit que la constitution du malade tienne du tempérament lymphatique ou pituiteux, bilieux ou sanguin, et quelle que puisse être l'humeur qui prédomine en lui; mon traitement, calculé d'après l'indication curative de l'altération première, va droit au but. Sans réprimer ni altérer les propriétés vitales, sans modifier en rien les fonctions qui en dépendent, le calme que je ne manque jamais de produire dès la première application de ma méthode, ouvre et aplanit la voie à des moyens qui agissent directement sur l'altération première, et préparent l'extirpation totale du mal par un premier décroissement d'intensité.

Je ne parle pas au hasard, ni par un esprit de système, ni par un sentiment de vanité; j'ai mis le raisonnement à l'épreuve de la pratique; j'ai observé beaucoup au lit du malade, et j'ai médité longtemps sur les observations que j'ai recueillies; je crois donc pouvoir promettre

que le mal primitif sera étouffé dans son germe, s'il est encore dans sa première période; qu'il sera détruit plus lentement, il est vrai, mais non moins sûrement si on l'a laissé entrer dans la seconde; qu'il sera du moins notablement soulagé, s'il est incurable; je promets enfin un succès égal sur cette innombrable foule d'enchevêtrements, de complications, d'aberrations et d'anomalies qu'engendrent les correspondances naturelles des organes, et qu'entretient leur action réciproque.

Il y a un tissu, dans le corps humain, spécialement affecté au vice scrofuleux, et qui est comme le siége naturel de ses incubations. Que le mal soit héréditaire ou non, c'est ce tissu qu'il altère d'abord, et d'où il étend ses influences sur tout le reste de l'économie animale. Ces influences produisent à elles seules un ordre d'affections, ordre secondaire, il est vrai, mais qu'une limite délicate et souvent inaperçue sépare de l'ordre primitif et principal; ordre qui reçoit le mouvement et la puissance de l'ordre primitif, mais qui sert d'indication pour le reconnaître, de degré pour l'atteindre.

Il y a des exemples de désorganisation complète d'un membre, d'un tégument, ou de quelque autre partie du corps. La résolution, l'extirpation, l'exfoliation ou l'ablation, etc., etc., sont nécessaires pour conserver la vie du malade, et ce ravage du vice doit être réparé indépendamment des attaques portées au vice même de ses opérations. Il résulte quelquefois des accidents qui peuvent devenir fort graves; il faut prévenir ces accidents ou les distinguer des symptômes primitifs. C'est pour avoir négligé une distinction nécessaire que les pra-

ticiens jugent quelquefois incurable ce qui est facile à guérir, et quelquefois facile à guérir ce qui a des racines profondes dans l'organisation; qu'ils promettent de guérir dans un mois le mal qui demande un an pour être extirpé, ou qu'ils prolongent indéfiniment une solution qui est sous leur main et qu'ils ne savent pas apercevoir.

Presque tous, avant l'apparition de la glande, nient l'existence du scrofule; comme ils ne voient pas d'effet, ils contestent le principe. Plus tard, la glande paraît au cou; cette manifestation ne les éclaire pas toujours : Pure maladie locale! disent-ils; accident fugitif! Mais l'accident fait des progrès, le mal s'enracine quelquefois aux poumons, quelquefois au mésentère; d'autres fois il produit le ramollissement du cerveau; la carie gagne la colonne du dos ou les os du crâne; un abcès par congestion se forme; il arrive souvent que toutes les glandes disparaissent à la fois. Si le malade meurt, un nom banal approprié se présente pour couvrir l'erreur du médecin : *phthisie, péripneumonie chronique*, etc., etc.

Les glandes peuvent précéder ou accompagner tous les différents effets secondaires, comme par exemple la manifestation d'une tumeur blanche au poignet, au genou; l'apparition d'une ophthalmie, d'une carie des os du crâne, des oreilles, des orbites de l'œil, de la charpente osseuse; le plus communément elles se développent dans le commencement d'une fièvre lente, d'une suppression de quelque exanthème à la tête, d'un état de marasme, et toujours le mal local ou secondaire absorbe plus spécialement l'attention du médecin; le mal primitif

et créateur de tous les autres, pendant ce temps, gagne du terrain, s'établit, se consolide et devient enfin grave (1).

(1) Les erreurs des médecins furent toujours plus nuisibles que les maux de la nature, et il y a dans la fausse science plus de danger que dans l'ignorance qui se connaît.

Malheureusement le principe vital n'est pas le seul qui nous soumette à ses influences. A côté de ce principe, il s'en introduit quelquefois un autre, actif et fécond comme lui, comme lui habile à développer des germes. Il sait aussi mettre en jeu des affinités, neutraliser des oppositions, transformer en ennemi un auxiliaire, se faire une arme des barrières élevées contre lui; enfin, avec un contraire but, il affecte les mêmes procédés, que dis-je? il emploie les mêmes agents, car ces agents ne concourent à la vie que d'un concours aveugle et comme automatique. Indifférents au mal comme au bien, ils concourent aussi efficacement à la destruction, s'il se trouve un motif qui les y pousse. Ce sont comme des esclaves sans volonté, qui n'attendent qu'un maître. Leurs travaux seront sous la domination du mauvais principe, exactement ce qu'ils eussent été sous la domination du bon; il n'y aura de changé que les produits de ces travaux. Ceci explique les facilités que le principe scrofuleux trouve dans ces invasions, et comment, imperceptible molécule d'abord sur le tissu organisé, il peut, à la longue, s'étendre et se ranimer, et enfin envahir tous les systèmes en disciplinant tous les organes. On distinguera bientôt les traces de son passage, ou plutôt les marques de son séjour; la peau changera d'organisation, de souple et d'unie deviendra inégale et raboteuse; l'inflammation * gagnera les tissus, traînant après elle la gangrène; quelquefois ils se durciront et deviendront comme lardacés, etc., etc., ou se réduiront en suppuration; les os eux-mêmes, destinés au soutien, à la consolidation de l'ensemble, s'amolliront; des aberrations surviendront dans les fonctions sans cause apparente, des transformations de tissus sans caractère précis. Ce sera toujours l'économie vivante dans ses proportions, toujours les organes de la vie dans leur contexture, toujours la vie enfin, mais une vie pénible, fausse et hostile, si j'ose parler ainsi, et qui ne s'entretient que par l'oppression de la vie.

* Je pense qu'on peut définir l'inflammation, un ensemble de phénomènes dérivant de l'altération première du tissu organisé.

SYMPTOMES.

L'altération première qui constitue le scrofule ne se manifeste pas par des signes extérieurs ; tout en elle est secret et insidieux. Qui n'a pas appris à la pressentir, à la deviner au milieu de son cortége équivoque, ne la combattra jamais.

Ce sont d'abord des symptômes variés, faibles et peu caractéristiques en apparence; quelquefois la grosseur de la tête, les pommettes saillantes ou rouges, la pâleur du visage, la blancheur et la finesse de la peau ; la forme et la blancheur des dents; d'autres fois les yeux mornes et inanimés, les mâchoires larges, le gonflement de la lèvre supérieure ou des deux, une légère apparition de la glande au cou, le torticolis scrofuleux, ceux de l'invasion de la phthisie pulmonaire scrofuleuse, les signes présomptifs du carreau, l'apparition de l'hydropisie scrofuleuse; la fièvre, le volume des articulations, des coliques duodénales, etc., etc.

Rien de tout cela n'est sans liaison avec le principe du mal; rien de tout cela n'est sans exception. Chaque tempérament a ses conditions et ses nuances; les irradiations, symptomatiques diffèrent souvent des idiosyncrasies; certaines dispositions attirent plus promptement et plus sûrement la fluxion vers elles; c'est une immense variété, mais ce n'est pas le chaos; l'œil attentif peut toujours distinguer les caractères généraux des caractères locaux; les influences directes de l'altération première des dispositions particulières aux divers tissus affectés, et à leur mode de vitalité.

TRAITEMENT.

C'est un grave sujet d'étude ; en ceci comme en d'autres choses, la routine opprime la science en paraissant la seconder. Ce n'est qu'après avoir examiné la surface du corps, étudié la fièvre dans ses rémissions et ses exacerbations, les phénomènes, les épiphénomènes, leur siége, leur marche, les impressions que le malade en reçoit, qu'il est permis de faire un choix des moyens curatifs et des moyens auxiliaires. Les moyens une fois trouvés, l'application coule de source. N'oublions pas que les propriétés vitales sont intactes chez les scrofuleux : elles ne sont qu'opprimées par le principe d'altération. Il faut donc toujours en revenir là ; c'est au principe d'altération du tissu primitivement affecté que le traitement doit se rapporter.

EXEMPLES.

Mademoiselle T...., âgée de 21 ans, fut affligée d'une claudication à la cuisse et de glandes au cou. L'amaigrissement était extrême et les vomissements continuels. La maladie constatée scrofuleuse par les plus habiles médecins, dura deux ans. Mon traitement, dirigé contre l'altération première, fit bientôt disparaître ces phénomènes désastreux ; il n'en reste plus de traces.

M. G...., âgé de 40 ans passés, commis voyageur de la maison Quesnay, souffrait beaucoup depuis trois ans

d'un engorgement scrofuleux aux testicules, et de trois trajets fistuleux au scrotum d'où s'échappait une suppuration abondante; maigreur extrême, prostration des forces, rien n'y manquait. Guérison en six mois : il est marié, et il a des enfants.

Madame Hil.... voulut bien confier à mes soins son frère âgé de 32 ans, scrofuleux dès son enfance, et pris d'un engorgement qui s'était fixé au genou gauche, par suite d'une amputation du pied; plusieurs trajets fistuleux et purulents, situation déplorable. Guérison en cinq mois sans récidive.

La fille de M. D...., employé dans la maison de S. A. R. Mgr le duc de B., âgée de 2 ans, ulcère fistuleux sur la mâchoire inférieure; guérison parfaite au bout d'un mois et demi; deux balafres, suite d'un traitement routinier, disparurent avec l'ulcère.

Mademoiselle M..., depuis trois ans avait une fistule au doigt indicateur de la main droite : ce doigt tuméfié choquait la vue. Guérison en trois semaines; rétablissement du doigt dans son état naturel, sans la moindre trace de cicatrice.

M. L.... me confia sa fille âgée de 8 ans; cette enfant était prise du carreau; son aînée avait succombé à la même maladie, m'a-t-on dit; même constitution, mêmes symptômes. Des accidents graves survinrent pendant le cours du traitement; mais ils ne résistèrent

point aux moyens tirés de l'indication naturelle; dans l'espace d'un an ils avaient disparu, et sa constitution était rétablie.

Une enfant de 6 ans, d'un tempérament sanguin, avait un engorgement glanduleux derrière l'oreille. Son aîné était mort à cinq ans d'un mal absolument pareil, mais qu'on avait laissé parvenir à un épouvantable état d'exaltation. Heureusement la maladie de celle-ci me fut confiée à sa première période; et pourtant elle résista longtemps. Pendant six mois, de quinze en quinze jours, les parties affectées prenaient un aspect menaçant; enfin les remèdes tirés des indications curatives ont prévalu, et l'on ne s'aperçoit pas même que le scrofule ait passé par là.

Mademoiselle H...., âgée de 22 ans, avait depuis trois ans un orteil fistuleux aux environs de l'articulation, tuméfaction et couleur caractéristique de la peau, callosités aux bords des fistules. Il y a eu des glandes au côté droit du cou, de nombreuses balafres en marquaient la place; sur cette place même de nouvelles glandes se montraient, grossissaient; sa surface entière en était remplie. Ces apparences avaient découragé le docteur Lebreton ; l'une d'elle avait une telle grosseur, que l'ouverture ayant été pratiquée, le pus s'évacua par la partie opposée, et vint former une tumeur sur le milieu du sternum. J'appliquai pendant trois mois à cette maladie la méthode dont j'entretiens le public, et déjà l'orteil avait été mis dans un état de curabilité, les glan-

NOUVEAU MODE

DE

RÉDUCTION DES LUXATIONS SCAPULO-HUMÉRALES,

PAR LE Dr VERGNIES.

La médecine est à la fois une science et un art : la science, ce sont les principes; l'art, ce sont les applications. Il faut de la science à l'art pour éviter les ornières de la routine; il faut de l'art à la science pour s'empêcher de se perdre dans les nuages.

On connaît l'appareil effrayant et les nombreux auxiliaires que l'on met en œuvre ordinairement pour réduire une luxation scapulo-humérale. Un procédé qui nous a toujours réussi permet d'opérer sans l'aide de personne, quelque faible ou petit qu'on soit, et dans très-peu de temps. Voici en quoi consiste ce levier du premier genre :

Une fois le malade placé debout ou sur une chaise, l'opérateur prend d'une main le bras luxé vers le poignet, et place l'autre vers le milieu du même bras; puis il élève le pied et le place sous l'articulation scapulo-humérale en l'y tenant fixement appliqué. Dans cette attitude, il tire le bras perpendiculairement à l'axe du corps en même temps qu'il l'abaisse. La réduction est

faite lorsque, dans l'opération, on entend un certain bruit qui annonce le retour de la tête dans sa cavité, et le rétablissement de la bonne conformation avec le mouvement et l'usage du bras luxé.

L'on doit voir que je n'ai traité l'article des déplacements de l'épaule que pour les praticiens éclairés, sans entrer dans des détails minutieux. On voit encore qu'il s'agit seulement ici du précis du mode de réduction qui convient aux luxations coracoïdiennes ou de l'acromion.



ERRATA.

Page 12, ligne 23, *ranimer* . . . . . lisez : *ramifier*.
Page 25, ligne 2, *ompagniee* . . . . lisez : *compagnie*.

Paris. — Imprimerie de C.-L.-F. PANCKOUCKE, rue des Poitevins, n. 14.

des du cou avaient disparu sans laisser aucune trace; les balafres même diminuaient sensiblement, lorsque des motifs puissants me forcèrent à quitter la malade : actuellement guérison.

Monsieur B.... fils, âgé de 14 ans, tempérament lymphatique et sanguin, ulcères fistuleux au pied gauche, l'un deux ayant à peu près la même étendue qu'une pièce de deux francs, et tous deux annonçant par leurs callosités, leur gonflement, une sorte de chronicité jointe à une altération dans les os; un autre ulcère placé vers la racine de l'orteil présentait une fongosité d'où s'échappait une abondante suppuration; le pied avait acquis une grosseur considérable. Vers le milieu du trajet de l'artère crurale s'étaient formées deux grosses tumeurs qui tendaient à s'ouvrir. Le doigt indicateur de la main droite était devenu crochu, biscornu, tuméfié jusqu'au métacarpe; sur les parties latérales de la dernière phalange s'était ouverte une fongosité allongée qui suppurait beaucoup. Enfin, sur la face moyenne existait un trajet fistuleux qui communiquait avec les environs de l'articulation du métacarpe.

J'ai donné mes soins à ce jeune homme depuis le 25 février 1829 jusqu'au 15 mars 1830, et, pendant cet espace de temps, malgré les rigueurs d'un hiver qui s'est fait remarquer parmi les plus durs, malgré les fatigues habituelles du jeune homme qui s'était remis à ses études, et allait et revenait deux fois par jour du collége, la constitution s'est rétablie, le doigt a repris sa forme naturelle; les glandes de la cuisse, résultat de

l'altération principale, ont disparu; les ulcères et les fongosités n'ont laissé que la trace de leurs ravages; la suppuration est tarie, il n'en reste qu'un léger suintement, phénomène ordinaire aux affections scrofuleuses qui s'éteignent, et symptôme de convalescence. Un peu d'engorgement dans les glandes de l'aine, suite des travaux scolastiques recommencés, n'a pas manqué de céder à quelques jours de repos. Le malade jouit, depuis 1830, d'une santé parfaite.

Mademoiselle S..., âgée de 7 ans, constitution bilioso-sanguine, singulièrement appauvrie; par intervalles, des attaques de nerfs; un ulcère au bas du mollet s'agrandissait d'année en année et faisait le désespoir du médecin; force glandes en suppuration qui se cicatrisaient pour faire place à d'autres, et laissaient une balafre. Après cinq mois de traitement, les attaques de nerfs disparurent; l'ulcère de la jambe était cicatrisé au bout de six mois; le noyau tuméfié s'est ramolli et dissous en grande partie; toutes les glandes de l'aine, des jarrets et du cou sont desséchées : la constitution de l'enfant n'offre rien à désirer. Un hiver plus doux aurait sans doute rendu la cicatrisation moins longue : depuis deux ans la guérison est complète et le malade jouit d'une brillante santé.

Madame Sch..., âgée de 25 ans, constitution bilioso-sanguine; depuis dix ans elle éprouvait une suppuration abondante par les conduits auditifs, et la carie des os avait suivi la suppuration. Mon traitement fut

suivi pendant une année consécutive tous les jours, et pendant une autre année tous les mois; la marche de la nature vers l'amélioration semblait géométriquement graduée sur la marche du traitement; depuis plus de quatre ans que mes soins ont cessé, pas un des accidents morbifiques n'a reparu.

Monsieur Tar...., âgé de 66 ans, d'une constitution scrofuleuse, fut opéré de la pierre il y a vingt ans; la plaie devint fistuleuse et calleuse. Peu de temps après, une toux opiniâtre vint tourmenter le malade; ses membres perdirent peu à peu leur ressort : la paralysie s'ensuivit. Il ne pouvait se dresser sur son séant sans éprouver les plus horribles sensations, comme si on lui arrachait la poitrine avec des tenailles; la douleur se prolongeait jusqu'aux extrémités des doigts. Consultation sur consultation, d'où sort l'arrêt que le mal est incurable. Ma méthode a cassé l'arrêt.

M. Ch...., pharmacien, membre de l'Académie de Médecine, me confia un enfant de 10 ans, d'une constitution bilioso-lymphatique, atteint du scrofule. Un ulcère s'était formé au bord externe de la mâchoire inférieure. On avait conseillé la cautérisation ou l'incision. L'altération principale ayant été neutralisée par ma méthode, les tissus reprirent aisément leurs formes primitives, sans qu'il fût besoin d'aucune opération chirurgicale.

Monsieur G...., employé de Madame la Dauphine,

me confia sa fille maladive, souffrante, exténuée. Je devinai la présence du scrofule; mais quel moyen pour qu'on me crût? rien ne paraissait encore. Les praticiens haussaient les épaules, et Monsieur G.... était bien tenté de faire comme les praticiens. J'en appelai au temps. Il ne justifia que trop ma révélation; neuf mois après, une tumeur blanche et en pleine maturité se montra au poignet; la respiration était gênée; un point douloureux affectait le côté gauche; il s'y joignait une fièvre lente, une maigreur extrême. Ces apparences sinistres cédèrent en moins d'un mois à l'application de ma méthode. A de si beaux commencements, les parents crurent la guérison à peu près opérée. Il ne fallait plus, disaient-ils, que des soins ordinaires, dont le premier venu s'acquitterait tout aussi bien que moi. Je tâchai, mais en vain, de les détromper; je leur prédis que la malade me serait encore une fois confiée, mais dans un état qui rendrait la guérison plus difficile, et que je ne leur donnais pas un an pour cela. La prévention et peut-être quelque intérêt particulier prévalurent : la malade fut envoyée à Fontainebleau.

L'année prédite ne s'était pas écoulée que le pauvre père était chez moi, plein de douleur et de repentir, et me suppliant de me remettre à l'ouvrage. A cette époque la tumeur du poignet était devenue fistuleuse; une abondante suppuration, provenant des muscles du cou, avait formé un foyer purulent qui comprenait les amygdales, le larynx, rendait la respiration douloureuse et l'articulation des mots très-difficiles. En un mois de mon traitement, la fièvre était fort adoucie, la respiration moins gênée, l'engorgement du poignet

presque réduit à rien, les fistules à peu près guéries. Un des célèbres praticiens que l'on avait indiqué aux parents pratiqua l'ouverture du foyer avec un bistouri, au moment où je voulais la percer. Les parents crurent alors que tout était fini; et je dus battre en retraite devant l'habile opérateur. En vain encore je les avertissais que la destruction des effets secondaires par une opération pouvait laisser subsister la cause, que, jusqu'à ce qu'elle fût otée, on restait au pouvoir de l'ennemi; qu'il n'y aurait point de guérison véritable que par le rétablissement de la constitution; et que c'était là mon affaire à moi qui savais où se cachait le principe du mal, et non à ceux qui l'ignoraient; mes conseils furent aussi peu écoutés qu'ils l'avaient été quelques mois auparavant. Le soulagement que j'avais procuré dans des temps orageux et difficiles se dissipa insensiblement; et, quelque temps après, Monsieur G.... vint m'entretenir de ses regrets tardifs, de son malheur irréparable.

Monsieur Az.... réclame mes soins pour son fils, enfant de 6 à 7 ans, malingre, maigre, d'une constitution toute scrofuleuse, et de plus sujet à de vives palpitations. Les signes les plus alarmants disparurent en deux mois, et les praticiens à qui le malade fut montré, jugèrent la guérison complète. Ils ne savaient pas combien ce mal est insidieux, et qu'on ne peut croire à la guérison que lorsqu'on a la preuve que le foyer primitif est éteint; or, à moins de connaître ce foyer, qui peut se flatter de pouvoir acquérir cette preuve? Je suis le seul à n'y pas croire; je voyais une maladie sur le che-

min de la guérison, mais je savais que la guérison était encore éloignée. Je le dis, on ne me crut pas; la maladie reparut. Un autre médecin fut choisi, qui laissa mourir l'enfant en assurant à la mère qu'il se portait le mieux du monde.

Mademoiselle Jumelle, âgée de 4 ans, d'une constitution très-délicate, fut affectée dès sa naissance de phthisie scrofuleuse, avec difficulté de respirer. La poitrine déformée en avant; un écoulement séro-purulent se manifestait aux oreilles; il existait au cou de l'enfant plusieurs glandes engorgées et un trajet fistuleux au doigt indicateur. L'appétit était bon et quelquefois vorace; fièvre lente continue, faiblesse dans les jambes, qui l'empêchait quelquefois de marcher; le ventre tendu se trouvait plus volumineux qu'à l'état naturel, quoiqu'il n'y eût ni constipation ni diarrhée. Cette enfant fut guérie, chose remarquable et surprenante! en quatre mois, ainsi que ses frères et sœurs atteints de la même affection sur d'autres systèmes d'organes. Ce mal qui a paru incurable à plusieurs honorables praticiens, est actuellement extirpé par la méthode curative de l'altération première.

Le 14 novembre 1831, Madame Lebreton m'adressa M. Cha..., âgé de 29 ans, d'une constitution originairement bilioso-sanguine. A vingt-quatre ans, il parut des signes extérieurs de la maladie scrofuleuse; à vingt-cinq ans il se maria, et à vingt-six ans la maladie était des plus compliquées; chaque année le mal intérieur

étendait ses racines : fistules lacrymales d'un pouce et demi de profondeur avec carie, le doigt indicateur de la main droite tuméfié jusqu'au métacarpe; plusieurs fistules à la partie latérale suppuraient beaucoup; un ulcère fistuleux à la hanche annonçait, par les callosités et le gonflement des parties environnantes, une sorte de chronicité; l'emploi de quatre cautères avait produit des ulcères au bas de la colonne vertébrale; hydropisie abdominale jointe à une infiltration des extrémités inférieures; respiration difficile, impossibilité de pouvoir se fléchir en avant et en arrière; il s'y joignait une fièvre lente, une extrême maigreur. Ces apparences sinistres cédèrent en moins de quatre mois à l'application de ma méthode; les épiphénomènes ne résistèrent pas aux moyens tirés de l'indication naturelle.

La cicatrisation de la fistule lacrymale est un fait bien remarquable à cause de l'existence de la carie qui entretient constamment le trajet fistuleux et les callosités.

L'os carié se détache par petites molécules : celles-ci sont altérées à l'intérieur de l'orbite ; rougeur de la conjonctive au grand angle de l'œil, et larmes purulentes qui déposent ces molécules d'os sur le bord libre des paupières. Depuis deux ans le malade est guéri.

C'est encore ici une des circonstances où l'art de ma pratique s'accorde avec ma théorie jusqu'aux limites où finit le pouvoir de tous les moyens humains.

Il ne tiendrait qu'à moi de grossir cette énumération ; mais il me semble que j'en ai dit assez pour exciter du moins un sentiment de curiosité.

D'après l'autorisation de M. le Préfet de police, en date du 21 janvier 1836, dont l'extrait suit :

« Nous, Conseiller d'État, Préfet de police du département de la Seine, etc., etc., etc.

« Vu le rapport de l'inspecteur des Maisons de santé de Paris, etc., etc., autorisons M. le docteur Vergnies (François-Alexis), à former un établissement du même genre, plaine du Petit-Mont-Rouge, avenue et chaussée du château du Maine ; à la charge par lui d'établir, autant que possible, des divisions entre les personnes de sexes différents ; de ne recevoir, sous aucun prétexte, des personnes atteintes d'aliénation mentale ; de ne céder à qui que ce soit la direction ou l'exploitation de ses établissements, sans qu'il nous ait fait connaître les personnes qui lui succéderaient et sans que ces personnes aient été agréées par nous.

« *Signé* GISQUET. »

Le secrétaire général de l'administration des hospices civils de Paris.

MONSIEUR, »

« En prenant lecture de la lettre que vous lui avez fait l'honneur de lui écrire, le conseil général des hospices qui, d'ailleurs, applaudit aux succès dont vous l'informez, a jugé qu'il était tout à fait en dehors de ses attributions de faire examiner et constater par une commission qu'il nommerait *ad hoc*, l'état des malades que vous soignez et le nombre des cures que vous avez faites sur des sujets atteints d'affection scrofuleuse, etc. »

Paris, le 23 février 1832.

MONSIEUR,

J'ai l'honneur d'adresser à la savante cmpagniec que vous présidez la lettre que j'ai écrite à MM. les administrateurs des hospices de Paris, conçue en ces termes :

« Le 6 août 1824, j'ai eu l'honneur de vous écrire qu'il y avait douze ans que mes études s'étant spécialement portées sur les maladies scrofuleuses, me firent découvrir un moyen d'amélioration dans le traitement de ces maladies. L'expérience m'a démontré par la suite ce que le raisonnement seul m'avait indiqué, et j'ai pu m'assurer par moi-même que mes observations et mes calculs n'étaient pas stériles; mais pour produire leur effet, les découvertes les plus précieuses demandent le grand jour et des témoins honorables : c'est ce qui me fait surmonter ma timidité naturelle pour réclamer votre appui. Un examen fait par une de vos commissions spéciales auprès des malades que je traite en particulier, hâterait beaucoup cet instant; je tiens beaucoup, messieurs, à me montrer dans mon vrai jour. Les expériences sont des tâtonnements, des investigations, des moyens d'épreuve d'un système, c'est avant de l'adopter qu'on le soumet à des expériences, ou quelquefois on le cherche dans des expériences mêmes; quant à moi qui ne marche pas au hasard, je ne prétends pas que vous m'aidiez à vérifier une conjecture, ni à démontrer un principe; je n'interroge pas les faits pour en déduire la théorie, j'appelle les faits à la défense d'une théorie qui est déjà trouvée, et qu'il ne faut que constater. »

M. Le secrétaire perpétuel de l'Académie de Médecine a répondu :

« La compagnie ne peut qu'applaudir aux efforts que vous avez faits pour éclaircir un sujet encore si peu connu; mais vous devez sentir quelle ne peut se décider à la démarche que vous attendez d'elle, avant que vous ne lui ayez fait connaître l'ouvrage qui vous occupe depuis si longtemps. »

Avant de soumettre ma lettre à Messieurs les admi-

nistrateurs et à Monsieur le président du conseil de l'Académie de Médecine, j'avais pensé que des hommes, voués par vertu plus que par état au soulagement de leurs semblables, n'entendraient point parler d'une amélioration pareille sans désirer d'en faire l'épreuve auprès des malades que je traite en particulier, soit pour donner de la publicité aux vérités utiles, soit pour donner un exemple aux prétentions ambitieuses.

« Je soussigné, professeur à la Faculté de Médecine, chirurgien en chef de l'hopital de la Charité, membre de l'Institut de France, etc., certifie que, depuis que M. le docteur Vergnies exerce la médecine, je me suis trouvé plusieurs fois avec lui chez des malades scrofuleux, et que dans tous les cas il a donné des preuves de son savoir et de l'habileté qu'il a acquise dans l'application des connaissances générales aux cas particuliers, d'où je conclus qu'il doit inspirer une grande confiance.

«*Signé* Boyer. »

« Je soussigné, professeur à la Faculté de Médecine, etc., etc., atteste la même chose que mon confrère M. Boyer.

« *Signé* Antoine Dubois. »

A l'appui : docteur Richerand, professeur et membre de l'Institut; docteur Larrey, professeur, de l'Institut de France; docteur Husson, médecin de l'Hôtel-Dieu, etc., etc., etc.

———